CHAPITRE III

JULIEN (un mercredi de novembre)

Il pleut. Je ne pourrai même pas aller voir mes copains s'entraîner sur le stade. Je vais me mettre à l'ordinateur et taper mon texte d'expression écrite sur l'article de journal. C'est vrai que je le trouve pas mal.

Hier soir, à l'école, il a dû y avoir la réunion que notre instit avait prévue avec les parents pour parler du voyage à Paris. Il y a plus d'une semaine, il avait marqué au tableau ce que nous devions écrire dans nos cahiers de texte pour informer nos parents :

Madame, Monsieur,

Je souhaiterais vous rencontrer le mardi 13 novembre, à 18 heures, pour vous donner toutes les informations relatives au séjour que nous devons faire à Paris avec la classe de votre enfant.
Je compte sur votre présence.
Cordialement,
Gaël Bellon.

Comme tous les copains, j'ai écrit l'information sur mon cahier de texte, mais au lieu de le montrer à ma mère, j'ai déchiré la page. Je ne voulais pas que ma mère aille à cette réunion. De toute façon, elle finit son travail bien plus tard, et elle n'aurait pas pu y aller. Et elle n'a pas les moyens de me payer un tel voyage. Tous nos déménagements lui ont coûté beaucoup d'argent, et je suis bien placé pour savoir qu'elle n'a pas d'économies. Même une somme comme

celle qui est demandée pour Paris, cent cinquante euros, et ça ne me semble pas énorme, c'est tout de même beaucoup trop pour elle. Je préfère ne rien lui dire, et qu'elle ne soit au courant de rien. En fait, moins ma mère est au courant de ce que je vis à l'extérieur de la maison, et surtout à l'école, mieux je me porte.

Hier après-midi, juste avant la fin des cours, M. Bellon nous a demandé de rappeler à nos parents que la réunion prévue pour le soir même était extrêmement importante, et qu'il fallait qu'ils y assistent tous. Notre voyage à Paris en dépendait. Moi, je m'en moquais pas mal, je savais que je n'irai pas.

Il pleuvait toujours. J'ai fini de taper mon texte. J'ai demandé à l'ordinateur de faire une correction automatique (ça, c'est vraiment un truc super !), je l'ai imprimé et je l'ai relu. Il y avait quelques oublis, quelques répétitions, et je me suis remis au travail. Une demi-heure plus tard, j'ai eu l'impression d'avoir vraiment fini. J'étais content.

Mon piano me souriait de toutes ses dents blanches. Je m'y suis installé et j'ai commencé à jouer ma *Sonate au clair de lune*, mais, au bout de quelques minutes, je m'en suis un peu lassé. J'avais envie d'autre chose. Dans la chambre de ma mère, il y a une vieille armoire où, en plus de son linge, elle range de vieux papiers auxquels elle tient, et des partitions pour piano qu'elle a gardées du temps où elle-même en jouait. J'étais sûr d'y trouver mon bonheur.

Sur une étagère, j'ai mis la main sur des livres de partitions de chanteurs que je connais bien, car ma mère les écoute souvent. Il y avait du Brel, du Brassens, et un énorme recueil des chansons de Barbara. Je l'ai ouvert. Sur la première page, il y avait une dédicace :

Quand tu me dis je t'aime,
Ô mon Dieu que c'est beau,
Bien plus beau qu'un poème
De Verlaine et Rimbaud.
Je t'aime.

Simon

Qui était ce Simon ? Un des anciens petits amis de ma mère, lorsqu'elle était jeune ? Elle ne m'avait jamais parlé de sa jeunesse, et je n'arrivais pas à imaginer qu'elle ait pu avoir une vie avant moi. Peut-être que ce livre, elle l'avait trouvé d'occasion chez un bouquiniste, et que cette dédicace ne lui était pas adressée. C'est ce que j'aurais voulu me forcer à croire. Mais dans le fond, je savais, j'en étais sûr, que ce Simon, c'était mon père. Il ne pouvait s'agir que de lui.

[…]